

RELIEFS

N° 7

Newsletter du bureau de ville Gap-Manosque

MÉDITERRANÉE
ALPES - PROVENCE

ACF



©Gérald Lucas.

Sommaire

- “L’éditorial” de Martine Revel. p 2
- “Voyageur au quotidien” de Jacques Ruff. p 3.
- “Trouble sur l’acropole, quand le regard n’est plus éludé par la vision” de Bruno Miani. p 4
- “Fenêtre : ouverture et fermeture” de Lisiane Girard. p 7
- “Un art du rien-à-voir et rien-à-dire” d’Isabelle Bezard Fragiacomio. p 10
- “Le salut par les déchets” de Martine Revel. p 13
- “Au delà d’un record, une rencontre avec soi” d’Iliana Popik. p 15
- “Le regard” de Gérald Lucas. p 19.

Décembre 2025

Éditorial

Hors Piste

Excursions

Orientation

Lectures

Exploit

Carte blanche



© Pexels

L'éditorial – Novembre 25

R*eliefs*, que nous avons perdu de vue depuis quelques temps, revient – ça tombe bien ! – avec le Regard. C'est en effet le thème qui oriente cette année les manifestations du Bureau de ville Gap-Manosque, dont nous trouvons les échos dans ce numéro.

Mais le regard n'est pas récupération de l'objet, il est une trouée dans la succession des textes qui sont autant de fenêtres rencontrées dans les voyages, qu'elles soient fenêtres de train ou hublots d'avions.

Fenêtres où s'énonce la schize entre l'œil et le regard, fenêtres à travers lesquelles nous soutenons notre regard sur le monde, mais aussi d'où nous sommes regardés par le monde. Le regard est, dans ce numéro, à l'épreuve de la photographie, de la peinture, des réseaux sociaux...

Les fenêtres, lorsqu'elles sont des hublots d'avions, peuvent alors nous rappeler ce que Lacan pouvait y repérer : des lignes, des ravinements dans le désert sibérien, produits par la pluie, qu'il lit comme ce qui chute du langage¹. C'est alors la lettre, ici, loin du miroitement du sens, proche de la rature et du déchet qui fait écriture, qui fait relief, événement dans le ravinement même.

Faisons ce pari pour la ligne éditoriale de notre newsletter : des textes qui, tous autant qu'ils sont, puissent rayer la surface de notre Bureau de ville pour faire événement de travail.

Gérald Lucas, photographe, invité cette année de notre Bureau de ville, a bien voulu nous confier trois de ses photos pour « marquer » de sa présence ce numéro. Qu'il en soit ici remercié.

¹ J. Lacan, « Lituraterre », Autres écrits, Paris, Seuil, 2001, p. 17.

Éditorial

Hors Piste

Excursions

Orientation

Lectures

Exploit

Carte blanche



© Pexels

Voyageur au quotidien

A l'époque du tourisme de masse, du surtourisme, on oublie ce qu'est un voyage. Le voyageur n'est pas un touriste. Le voyageur part seul. Son voyage n'est pas celui qu'une agence de tourisme va organiser pour lui. Il sait qu'il part pour l'étranger. Mais réduire le voyageur à celui qui cherche à arriver à destination c'est ne prendre en compte que la dimension spatiale. Il y a bien sûr un temps spatialisé pour aller d'un point de départ à celui de l'arrivée. C'est ce qui se passe dans le tourisme et ce que l'agence de tourisme va permettre d'assurer. Le voyageur est sensible à ce qui lui vient à chaque instant. Voyager c'est redécouvrir une disponibilité au lieu où se trouvent nos pieds. C'est être sensible à ce qui nous entoure tout en sachant qu'on est en mouvement pour arriver au lieu qu'on s'est fixé. C'est donc un nouage entre le présent et le futur. Le voyage ne consiste donc pas, comme le touriste, à partir loin de l'endroit où on se trouve, pour faire un tour et fuir le quotidien. Voyager c'est redevenir un voyageur au quotidien. Le monde n'est pas seulement là-bas mais déjà ici. Il est ici mais on ne voit plus cet ici puisqu'il est recouvert par toutes les pensées qui nous traversent. Voyager c'est retrouver cette disponibilité d'accueil à ce qui qui se présente à nous. C'est donc un oui d'ouverture qui sait se couper des pensées qui ne sont que des représentations du monde. C'est donc partir en voyage pour, au retour, renouer avec cette disponibilité d'être un voyageur au quotidien.

Freud proposait une métaphore pour faire entendre ce qu'est une psychanalyse et la règle fondamentale qui préside à la pratique. Il prenait un voyageur assis dans un train qui dirait ce qu'il voit par la fenêtre. Lacan, qui était de l'époque des avions, dira ce qu'il avait vu du hublot de l'avion qui le ramenait du Japon. Le train et l'avion ne sont pas seulement des représentations du corps en déplacement. Il est question d'un corps qui comporte des ouvertures, des fenêtres sur l'extérieur. La psychanalyse découvrira que l'extérieur est un intérieur qu'on a mis à distance pour ne pas reconnaître une étrange familiarité qui nous parle.

Quel meilleur voyage donc que celui d'une psychanalyse pour redevenir ce voyageur au quotidien !

Éditorial

Hors Piste

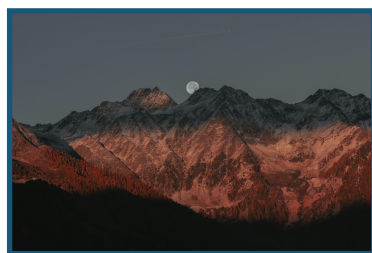
Excursions

Orientation

Lectures

Exploit

Carte blanche



© Pexels

Trouble sur l'Acropole, quand le regard n'est plus éludé par la vision.

Ce texte est un produit de cartel qui relève de l'Ecole de la Cause freudienne, en ce sens que s'il s'agit d'un travail personnel, il porte cependant la marque du cartel où je l'ai élaboré et présenté aux membres du cartel.

Nous travaillons actuellement la question du regard dans la clinique et la théorie psychanalytique de Lacan et de Freud.

Ce travail s'effectue dans la perspective de préparer une journée de rencontre autour de ce thème avec la participation extérieure d'un collègue de l'ECF, Yves Depelsenire qui en sera l'extime en 2026.

Au regard s'attache toujours un affect de reproche, au regard de l'Autre, une impression d'étrangeté inquiétante².

Ces deux fils orientent la question du regard. La thèse classique de la perception, jusqu'à Merleau-Ponty, suppose donc une harmonie entre sujet et chose perçue : « *celui qui voit est plongé dans le visible*³ », l'être et le monde s'interpénètrent. La perception y est un ajustement, une coappartenance du dedans et du dehors, vidée de passion et de jouissance.

La psychanalyse inverse cette perspective. En introduisant la pulsion et le désir dans l'acte de voir, elle fonde une dysharmonie entre le sujet qui voit et l'objet perçu. Lacan distingue ainsi l'œil et le regard⁴ : l'œil relève du sujet, mais le regard, distribué entre sujet et chose vue, se déploie à partir de la pulsion. Ce regard n'est pas visible : il constitue une tache, un trou dans le champ scopique, un vide que le visible vient masquer. Freud l'avait déjà pressenti dans ses analyses de la cécité hystérique⁵, où la perte de vision répond à un traumatisme psychique : le sujet ne peut supporter ce qu'il aurait à voir.

Pour la psychanalyse, le champ scopique n'est stabilisé que par l'extraction d'un objet – c'est ce qui rend la perception possible. Son retour, au contraire,

² J.-A. Miller, « D'un regard, l'étrangeté », *La Cause du désir* n°102, Paris, Navarin, Paris, 2019, p. 4

³ M. Merleau-Ponty, « Le visible et l'invisible », 1964.

⁴ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 65.

⁵ S. Freud, « Le trouble psychogène de la vision dans la conception psychanalytique », *Névrose, Psychose et Perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 167..

Éditorial

Hors Piste

Excursions

Orientation

Lectures

Exploit

Carte blanche



Trouble @sur l'Acropole, quand le regard n'est plus éludé par la vision. (Suite).

© Pexels

introduit le trouble, comme une tache qui regarde le sujet. Dans la psychose, cet objet n'est pas extrait : il persiste dans le réel, rendant la perception incertaine, saturée de jouissance. La jeune schizophrène du *Séminaire L'angoisse* illustre cela⁶ : « Io sono sempre vista », dit-elle. Elle se sent sans cesse sous un regard.

De son côté, Freud, dans « La tête de Méduse⁷ », montre que le regard pétrifiant révèle moins l'horreur que ce qu'il cache : la castration, soit le manque, le trou dans le visible. Les serpents de la Méduse, dit-il, atténuent l'effroi : ils se substituent à l'absence. Ainsi, l'image, par sa fixité, sert à cacher le regard ; elle masque ce trou dans le champ scopique. Nous retrouvons encore une fois cette *schize* de l'œil et du regard évoquée par Lacan.

C'est cette fonction de l'image qui vacille dans l'épisode freudien du « Trouble de mémoire sur l'Acropole ». Freud y évoque la joie et l'étonnement mêlés à un sentiment d'irréalité : « Ainsi tout cela existe réellement comme nous l'avons appris à l'école !⁸ ». Derrière cette perception vacillante, se joue une division du sujet entre celui qui reconnaît la réalité et celui qui doute – « ce que je vois là n'est pas réel ». Ce vacillement surgit après la rupture avec Fliess, substitut paternel : chute de l'objet et chute du transfert de Freud à Fliess.

Freud éprouve alors le retour du regard paternel : en contemplant l'Acropole, il se sent « allé plus loin que son père ». À la satisfaction se mêle la culpabilité d'avoir transgressé. Le père, réintroduit sous la figure du destin et du reproche, fait trou dans le champ perceptif. La beauté du spectacle ne parvient plus à cacher le regard ; elle se transforme en tache, en trouble du visible. Ce n'est plus le père symbolique apaisé, mais le père réel, celui du surmoi, dont le regard pèse et reproche.

Ce regard, surgissant de l'objet même, renverse la perception : ce n'est plus le sujet qui voit, mais l'objet qui le regarde. Comme la boîte de sardine du *Séminaire XI* : « Tu vois cette boîte ? » dit Petit-Jean au jeune Lacan sur le

⁶ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 201.

⁷ S. Freud, « La tête de la Méduse », *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p. 49

⁸ S. Freud, « Un trouble de mémoire sur l'Acropole (Lettre à Romain Rolland) », op cit., p. 223.

Éditorial

Hors Piste

Excursions

Orientation

Lectures

Exploit

Carte blanche



Trouble sur l'Acropole, quand le regard n'est plus éludé par la vision. (Suite).

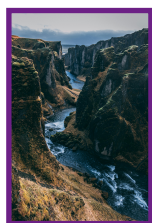
© Pexels

bateau, « Eh bien, elle te voit pas !⁹ ». Mais « elle me regarde », dit Lacan, moi, le jeune bourgeois au milieu des marins voués à disparaître sous les méfaits de la tuberculose. Il fait « tache dans le tableau » du monde, présentifiant un regard qui produit chez lui, une colère qui va surprendre Lacan.

De même, Freud et son frère font tache dans la beauté grecque de l'Acropole. La mauvaise humeur qu'il évoque, l'irréalité éprouvée, sont l'indice de cette jouissance insupportable que le père vient interdire.

Marie Bonaparte rapporte que Freud fut saisi par « la couleur ambrée des colonnes du Parthénon », la plus belle chose qu'il eût jamais vue. C'est de cette beauté même que surgit le regard du père, figure du réel, dernier seuil avant l'horreur. La beauté ici ne voile plus le trou : elle en révèle l'éclat.

⁹ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XI, op cit., p. 89.



© Pexels

Fenêtre : ouverture et fermeture

Voici trois textes issus de la lecture de trois ouvrages de Gérard Wajcman : *L'objet du siècle* (Verdier 1998), *Fenêtre - Chroniques du regard et de l'intime* (Verdier 2004) et *Ni nature, ni morte* (Nous, 2022). En effet, pour initier ce concept du regard, nous avons proposé à cet écrivain et psychanalyste de venir nous en parler. Mais cette rencontre n'a pas pu se faire.

Gérard Wajcman est directeur du Centre d'étude d'histoire et de théorie du regard qu'il a créé au département de psychanalyse de l'Université Paris 8. *L'objet du siècle* et *L'oeil absolu* (Denoël, 2010) sont ses ouvrages les plus connus.

Ouvrir ce livre¹⁰ c'est aller au-delà des évidences, d'étonnement en étonnement, emmené qu'est le lecteur par la prose si singulière de l'auteur. Ce dernier examine littéralement et pas à pas toute hypothèse, toute proposition, toute définition ayant trait à la fenêtre qu'il embrasse d'un regard magistral. Mais pas n'importe quelle fenêtre : celle qui donne naissance, surprise, à la subjectivité contemporaine. C'est la fenêtre avec vue dont il explore la genèse et les conséquences.

Ouvrir ce livre, c'est regarder d'un nouvel œil la fenêtre, mettre en perspective la naissance de la fenêtre avec vue au regard de son soubassement, le cadre, lié au tableau d'Alberti, peintre de la Renaissance. Gérard Wajcman consacre un nombre de pages étourdissant à la définition albertienne du tableau¹¹ sans jamais nous ennuyer ! C'est que la définition du tableau conçu par Alberti opère une bascule à la fin du Moyen-âge avec la naissance du regard, le droit de regard, la jouissance du regard, le désir qui s'y faufile. Avant cette bascule, hommes et femmes étaient pris collectivement sous le regard panoptique de Dieu, ils étaient dans le monde, en faisaient partie. D'individus dans la masse, ils deviennent des sujets qui peuvent regarder au-dehors et croire qu'ils possèdent le monde. La fenêtre devient l'instrument de conquête du monde.

¹⁰ G. Wajcman, *Fenêtre Chroniques du regard et de l'intime*, Éditions Verdier, collection « Philia », 2004.

¹¹ « Je parlerai donc, en omettant tout autre chose, de ce que je fais lorsque je peins. Je trace d'abord sur la surface à peindre un quadrilatère de la grandeur que je veux, fait d'angles droits, et qui est pour moi une fenêtre ouverte par laquelle on puisse regarder l'histoire, et là je détermine la taille que je veux donner aux hommes dans ma peinture. »

Éditorial

Hors Piste

Excursions

Orientation

Lecture

Exploit

Carte blanche



Fenêtre : ouverture et fermeture (suite).

© Pexels

Ouvrir la fenêtre-tableau albertienne ne se fait pas sans l'acte fondateur de la création du cadre, un bord qui s'instaure autour d'un trou et qui produit un écran sur lequel projeter une histoire en devenir. Le cadre découpe, distingue des éléments, il unifie une forme spatiale. Il opère une séparation entre le voyant et le monde, séparation indispensable pour qu'un lien se crée aussi entre eux, l'un devenant un sujet extrait du monde grâce à la découpe et l'autre devenant objet à regarder, à posséder. Entre les deux, le trou délimite un dedans et un dehors. Entre les deux il y a également l'image dans une temporalité : regarder à travers la fenêtre c'est voir une image déjà passée. Regard, sujet et image se nouent, instaurant la réalité.

On aurait pu croire que le regard a toujours été là. C'est sans compter toutes les opérations pour qu'il advienne. S'affranchir du regard de l'Autre divin en est une. Voir en croyant ne pas être vu est une condition que permet le tableau albertien et la fenêtre qu'il inaugure. Nous créons alors l'illusion que nous ne sommes pas regardés par l'Autre. Là où au Moyen-Age tout est exposé sous le regard, avec rien à cacher, la Renaissance voile le regard : le caché, l'ombre et la lumière se dessinent les uns avec les autres. Pas-tout pourrait-on dire est dans le champ du visible.

Le droit de regard du sujet sur le monde, le droit de jouir de regarder à partir d'un lieu – à la fenêtre – ouvre corrélativement au regard sur soi, sur son intimité. L'un ne va pas sans l'autre : ouverture d'un côté de la fenêtre, du dedans au dehors, et fermeture de l'autre, du dehors au dedans, dans un lieu privé, en l'occasion le corps lui-même. L'ouverture et fermeture des trous que sont les fenêtres avec vue vont de pair avec l'ouverture et fermeture du trou du corps qu'est la fenêtre palpébrale de l'œil. Le regard peut circuler dans une dissymétrie des regards. La pulsion scopique s'organise alors autour de ce trou dans le visible. Le dispositif du divan suit le même montage.

L'auteur publie ce livre en 2004, un peu après *Loft Story* et ses murs transparents qui abolissent le chez-soi. Il se demande quelle incidence pourrait avoir le règne de la transparence sur la subjectivité contemporaine, mettant en lumière la nécessité du caché, de l'ombre pour l'avènement de la subjectivité. Nous sommes désormais en 2025, les fenêtres-écrans se sont multipliées, surtout les écrans des téléphones, menus objets façonnés à la main. Si la fenêtre albertienne avec son cadre équivaut à la phrase du fantasme mettant en lien le sujet avec son objet tout en le divisant, l'explosion du cadre dans la civilisation

Éditorial

Hors Piste

Excursions

Orientation

Lecture

Exploit

Carte blanche



© Pexels

Fenêtre : ouverture et fermeture (suite).

contemporaine n'est pas sans effet. Certes le sujet albertien a l'illusion de la maîtrise jusqu'à ce que la psychanalyse lui dessille les yeux sur le pouvoir de l'objet aux commandes mais le sujet actuel semble bien ne plus être dupe de cette illusion et plus en proie à la tyrannie de l'objet qui l'envahit.

Fermer le livre de Gérard Wajcman ouvre ainsi à une interrogation quant au régime du regard actuel. Il semble que le désir de voir est saturé par la présence incessante d'images qui se proposent à nous : dictature de tout voir, de tout montrer aussi. Le champ du caché, de l'intime se rétrécit : je n'ai rien à cacher, se dit-on, en s'offrant au regard des algorithmes qui savent mieux que nous ce que nous désirons. La diffusion des idées issues du fondamentalisme chrétien et du masculinisme est susceptible d'opérer un renversement du regard. Entre le monde omni-montreur et le retour possible d'un regard omni-voyant (idem), la subjectivité s'en retrouve affaiblie. Il n'est alors pas du tout indifférent que le premier chapitre du livre ouvre sur une citation de Victor Hugo : « Une reine d'Espagne ne doit pas regarder à la fenêtre » et que le dernier chapitre se ferme sur l'évocation d'artistes majoritairement femmes exposant au regard ce qu'il y a de plus intime avec chacune un style singulier. Ouverture donc sur le savoir-faire inventif avec le regard plutôt que la fermeture que génère la captation par l'image.

Éditorial

Hors Piste

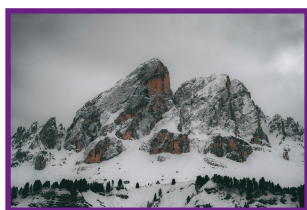
Excursions

Orientation

Lecture

Exploit

Carte blanche



© Pexels

Un art du rien-à-voir, et rien-à-dire.

Une lecture de *L'objet du siècle*

de Gérard Wajcman¹²

L'objet dont parle Gérard Wajcman dans ce livre surprenant est « l'œuvre-de-l'art » moderne. Et le siècle dont il s'agit est celui de la Shoah que Gérard Wajcman définit comme un « mécanisme d'effacement absolu ¹³ ». Dans cet ouvrage, G. Wajcman poursuit sans relâche une recherche centrée sur cette question « qu'est-ce que l'œuvre-de-l'art nous ferait voir, qu'elle serait seule capable de nous faire voir ? ¹⁴ ». Son intuition de départ est que ce n'est pas sans lien avec le trou constitué par la « solution finale » et sa recherche aboutit effectivement à mettre en lumière que l'art moderne touche au réel.

G. Wajcman convoque d'abord deux œuvres, *Roue de bicyclette* de Marcel Duchamp (1913) et *Quadrangle* ou *Carré noir sur fond blanc* de Malevitch (1915). A partir de son acte décidé de ne pas commenter ou interpréter, mais de « regarder et voir ¹⁵ », il embarque le lecteur dans le cheminement de ses questions d'allure naïve, qui progressivement déconstruisent les évidences que nous aurions cru voir. Son écriture circule en cercles concentriques. Elle réveille notre désir en creusant un vide qui intéresse le praticien de la psychanalyse. Un vide de sens – celui de « la copulation improbable d'une roue de vélo et d'un tabouret de cuisine¹⁶ » – et un vide réel – celui de la chambre à air, et celui que découpent les rayons de la roue – « une physique du trou¹⁷ ».

Embarqués dans cette entreprise, il devient difficile de lâcher le livre de G. Wajcman. Il fait voir le *Carré noir* comme « une absence d'objet, comment dire, incarnée [...] Approchez, y a Rien à voir¹⁸ ». Pourtant, il invite à continuer de regarder : le blanc est-il le fond ou bien entoure-t-il le noir ? Pas à pas, il avance vers la proposition que « tout tableau, opaque, cache ; mais celui-ci donnerait à la peinture pour projet de montrer justement ce qu'il cache – le trou qu'il institue et qu'il dissimule¹⁹ », « voici

Un art du rien-à-voir, et rien-à-dire.

¹² G. Wajcman, *L'objet du siècle*, Verdier poche 1998

¹³ *Ibid.*, p. 21.

¹⁴ *Ibid.*, p. 40.

¹⁵ *Ibid.*, p. 35.

¹⁶ *Ibid.*, p. 85.

¹⁷ *Ibid.*, p. 91.

¹⁸ *Ibid.*, p. 109.

¹⁹ *Ibid.*, p. 173.

Éditorial

Hors Piste

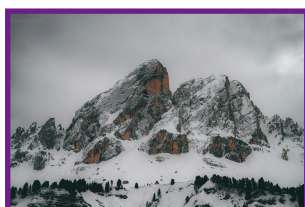
Excursions

Orientation

Lecture

Exploit

Carte blanche



Une lecture de *L'objet du siècle* de Gérard Wajcman²⁰

© Pexels

le tableau perceur²¹ ». S'en dégage une éthique de l'art moderne qui intéresse le psychanalyste, celle d'« inscrire le manque au cœur absolu de l'œuvre ; le vide, l'absence, les montrer ; montrer le trou²² » et non le boucher pour une jouissance du tout voir.

Un pas de plus est fait lorsque G. Wajcman examine l'œuvre de Jochen Gerz, concepteur de trois monuments : *Le monument contre le fascisme* (1986), *2146 pierres – Le monument contre le racisme* (1993) et *Le monument vivant de Biron* (1996). Avec son écriture qui continue de tourner autour de l'œuvre, pour la regarder, interroger et dire ce qui s'y montre, G. Wajcman observe qu'il s'agit là d'un autre rien-à-voir que celui de Malevitch dans le fait que « Jochen Gerz ne fabrique pas d'objet, mais au contraire, le retire²³ », pour « montrer ce qui n'est pas, la disparition elle-même, ou l'oubli lui-même, ou le refus de voir²⁴ ». Il interroge « comment l'art peut-il viser le réel et, disons, « ressembler » au réel sans l'imiter, sans le reléguer ni le recouvrir, sans image donc. La question devient : comment sortir de la ressemblance du spéculaire ?²⁵ ».

Cette question est à l'œuvre dans ce qu'il déplie au sujet de *Shoah*, le film de Claude Lanzmann (1985). Un film ce sont des images donc, mais ici ce ne sont pas des images pour recouvrir le trou pour « donner forme à l'horreur²⁶ ». Ces images dessinent en négatif l'impossible à voir et à dire de la Shoah et ce faisant opèrent une bascule dans la position de celui qui visionne ce film, le faisant passer « de spectateur à regardeur, et de regardeur à témoin²⁷ ». Là où le film fait œuvre d'art pour G. Wajcman, c'est dans l'acte de C. Lanzmann de « Faire voir ce qui a été fait pour ne pas être vu, faire voir l'effacement de tout regard, faire voir la nuit des victimes, faire voir ailleurs l'aveuglement, faire voir les yeux fermés, les yeux détournés [...] Montrer le regard absent, avec le regard des absents.²⁸ »

²⁰ G. Wajcman, *L'objet du siècle*, Verdier poche

²¹ *Ibid.*, p. 177.

²² *Ibid.*, p. 197.

²³ *Ibid.*, p. 233.

²⁴ *Ibid.*, p. 242.

²⁵ *Ibid.*, p. 244.

²⁶ *Ibid.*, p. 260.

²⁷ *Ibid.*, p. 282.

²⁸ *Ibid.*, p. 290.

Éditorial

Hors Piste

Excursions

Orientation

Lecture

Exploit

Carte blanche



Un art du rien-à-voir, et rien-à-dire.

Une lecture de *L'objet du siècle* de Gérard Wajcman²⁹

© Pexels

Par son écriture ciselée, avec des phrases courtes, parfois sans verbe, où métonymie et logique s'entrelacent, G. Wajcman tourne et délimite un trou.

D'avoir laissé cet auteur m'amener à un point où vide et irréprésentable s'éprouvent, j'en ai été vivifiée. « Le vide c'est la vie³⁰ » écrit-il à l'instar du « Fiat trou ! ³¹ » lacanien. Ce livre intéressera autant le curieux de l'art que le curieux de la psychanalyse. Il est réjouissant et vivifiant parce qu'en lui-même, c'est un livre qui troue, par les significations qu'il déploie mais dans le jeu même de l'écriture.

Ma façon de regarder les « œuvres-de-l'art » moderne s'en trouvera durablement affectée.

Cet ouvrage a presque 30 ans. Aujourd'hui, la réduction de l'humain au chiffre, l'inflation du tout-voir des procédures et la prolifération étouffante des images rendent encore plus nécessaire un art qui troue, qui touche au réel, au rien-à-voir et rien-à-dire. Pour pouvoir un peu respirer !

²⁹ G. Wajcman, *L'objet du siècle*, Verdier poche

³⁰ *Ibid.*, p. 103.

³¹ J. Lacan, « Des religions et du réel », *La Cause du désir* n° 90, Paris, Navarin, 2015, p. 12.

Éditorial

Hors Piste

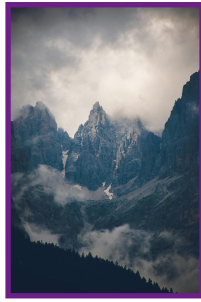
Excursions

Orientation

Lecture

Exploit

Carte blanche



© Pexels

« Le salut par les déchets »

Ceci est le titre d'une intervention de Jacques-Alain Miller parue dans la revue *Mental* n° 24 et qui date d'avril 2010, repris lui-même d'une formule de Paul Valéry (1927). Mais c'est aussi le titre d'un des chapitres du très beau livre de Gérard Wacjman, *Ni nature, ni morte – Les vies de la nature morte*, paru aux éditions NOUS en 2022.

Les « natures mortes », genre pictural à part entière dont G. Wacjman nous trace l'historique, sont – et ceci s'éprouve devant n'importe quelle nature morte – des lieux de jouissance et de jouissances pour l'être humain.

La *nature morte*, c'est la représentation de l'objet ordinaire : « Une esthétique du prosaïque et du terrestre, célébration de la matérialité, de la sensualité de la vie, telle est la grâce et la jouissance de la nature morte.³² »

Vasari parlait de « *pittura di cose piccole*³³ ».

Mais au-delà des jouissances de bouche comme de l'œil, la *nature morte* est aussi un art du déchet : au-delà des « petites choses », il y a le « vulgaire, le vil », voire l'abject. L'objet abaissé à ce qui reste de lui, « épave de lui-même. Chute, débris, déperdition, dépôt, détrit, éclat, épave, épiluchure, excrément, ferraille [...] ce sont les états de l'objet au bord de sa disparition, une chose encore retenue par quelque chose³⁴ ».

L'objet déchet subit alors une « double perte », celle de son utilité et celle de sa forme. L'objet déchet c'est celui qui a été consommé, réduit à l'état d'ordure et donc déformé : il y perd même son image. C'est, dit G. Wacjman, un objet « hors-discours³⁵ ».

À ce point là précisément, la nature morte regarde la psychanalyse. Freud tout d'abord, qui a porté son intérêt sur les « déchets de langue », lapsus, actes manqués, rêves, jusqu'au symptôme hystérique comme déchets de la vie psychique, des laissés pour compte – à son époque – de la médecine.

Ici nous rencontrons le concept de sublimation : pour Freud, transformer

³² G. Wacjman, *Ni nature, ni morte – Les vies de la nature morte*, éd. Nous, 2022, p. 130.

³³ *Ibid.*, p. 133.

³⁴ *Ibid.*, p. 150.

³⁵ *Ibid.*, p. 131.

Éditorial

Hors Piste

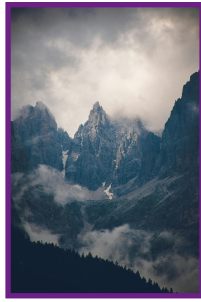
Excursions

Orientation

Lecture

Exploit

Carte blanche



« Le salut par les déchets » (suite).

© Pexels

l'objet anal en cadeau pour la mère ; pour Lacan, élever l'objet à la dignité de la Chose. Cet objet perdu devient objet du désir, objet *a*, agalma. Objet que l'on va rechercher tout au long de notre vie. « L'objet qui était du corps, aller le rechercher hors de lui ³⁶ ».

« En résumé, la *nature morte* serait l'art d'élever la merde à la dignité du regard.³⁷»

Mais, le dernier enseignement de Lacan nous fait faire un pas de plus. L'objet « au bord de la disparition », l'objet « hors-discours » nous renvoie au réel de l'objet, l'objet cru, l'objet nu avec quoi nous avons à faire. Plus d'idéal à atteindre : « La nature morte est finalement un genre qui aura passé son temps à démentir la doctrine esthétique ³⁸ ». Il est l'art d'arracher les objets à l'oubli mais non pour les élever, pour les exposer tels quels, traces non plus du désir mais de jouissance.

« L'histoire de la nature morte, c'est l'histoire de tout ce qui tombe. C'est la chute de l'objet oral. Ce n'est même pas l'objet de cette jouissance mais un bout, un reste, un reliquat, une bribe, témoin de cette jouissance, au mieux son souvenir ³⁹ ».

Le « ready-made » de Duchamp avec l'exposition de sa pissotière, fait coupure dans l'art. Il surgit pour nouer autrement le regard, le déchet et l'art. Il ne s'agit plus de démontrer la virtuosité du peintre ou l'idéal du genre des Vanités « un art qui va s'employer à capter la beauté dans l'ordinaire [...] Esthétique du banal, vanité de la Vanité⁴⁰ ». Il en est plutôt ce qui se montre du résidu, du reste, du réel. L'art de la nature morte montre dans quel objet passe la jouissance de tous les objets consommés. Ce qui fait l'humain vivant. « La nature morte c'est la vie ! » pour reprendre le titre d'une interview de G. Wacjman parue dans la revue *La Cause du Désir* n° 113 de mars 2023.

Comment mieux souligner en quoi ce que dit là G. Wacjman, renvoie au nœud borroméen, cette toute dernière écriture de Lacan qui ne se démontre pas. Comme toute écriture elle montre. La voie du nœud c'est celle des suppléances, des inventions singulières, du *savoir y faire* avec ce qui résonne, en écho dans le corps, des marques du vivant.

³⁶ *Ibid.*, p. 159.

³⁷ *Ibid.*, p. 160.

³⁸ *Ibid.*, p. 174.

³⁹ *Ibid.*, p. 169.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 145.

Éditorial

Hors Piste

Excursions

Orientation

Lectures

Exploit

Carte blanche



© Iliana Popik

Au-delà du record, une rencontre avec soi.

Ce texte a été écrit par Iliana Popik juste après son arrivée à Nice pour faire valoir son record, « La traversée des Alpes » en ultra-trail.

La rencontre « Psychanalyse dans la cité » a eu lieu le 1er mars 2025.

Entretien entre Iliana Popik et Sylvie Dagnino, responsable du Bureau de Ville Gap-Manosque.

Iliana Popik : 7 jours, 20 h et 29 min, c'est le temps qu'il m'aura fallu pour faire Thonons-les-bains – Nice avec mon petit sac de 3 à 6 kg... une expérience qui restera inoubliable pour moi.

Sylvie Dagnino : Cela ne fait pas si longtemps que tu cours des trails ?

Iliana : Au niveau du trail, oui. Après, j'ai toujours un peu couru depuis petite. Je courais avec ma mère et mes sœurs, mais je faisais plus de la course à pied et ça fait à peine plus d'un an, que je me suis mise au trail en arrivant à Briançon l'année dernière.

SD : Pourrais-tu nous faire part de cette expérience de la traversée des Alpes ?

Iliana raconte :

départ dimanche 21 juillet matin : Nous partons à 4h du matin avec mes amis Laurine et Maël qui ont tenu à m'accompagner sur les premiers kilomètres. Nous réalisons les premiers kilomètres sous la pluie et la bonne humeur et successivement Laurine puis Maël me laisseront réaliser mon aventure seule. Mon objectif ce jour est de rejoindre Samoëns où j'ai réservé un hôtel pour la nuit.

Il y aura beaucoup de pluie cette journée là et cela affecte mon moral. Je m'arrête manger à la Chapelle-d'Abondance. Sous des pluies torrentielles, je m'arrête également au refuge de Cheserys où les gardiens me serviront un chocolat chaud et me prêteront une serviette. Je finis par arriver vers 21h15 à l'hôtel, je dois alors laver et sécher toutes mes affaires si je veux partir confortablement le lendemain !

Lundi 22 juillet : je pars vers 6h du matin (une heure de retard).

Il y a beaucoup de pluie et cela est dur pour mon moral : je n'ai pas de visibilité, je peine à trouver mon chemin, j'ai froid et je suis trempée... mais je tiens car je sais que le ciel bleu finira par arriver ! Et cela finit par se produire : je découvre une vue

Éditorial

Hors Piste

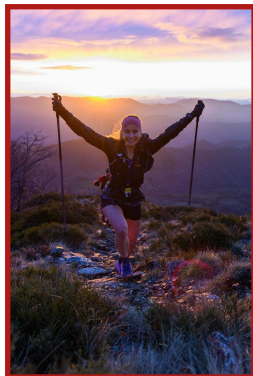
Excursions

Orientation

Lectures

Exploit

Carte blanche



© Iliana Popik

Au-delà du record, une rencontre avec soi. (Suite)

magnifique sur Chamonix qui me consolera rapidement !

Mardi 23 juillet : le départ se fait dans la bonne humeur un peu avant 4h du matin ! Le temps est magnifique, c'est une journée parfaite ! Les jambes déroulent sans soucis et j'arrive à Tignes vers 22h ! La fatigue commence à se ressentir et je suis malade : je tousse beaucoup et ma voix est enrouée mais cela ne m'empêche pas de courir...

Mercredi 24 juillet : le départ se fait dans la fatigue et dans la bonne humeur ! La journée ne se passera pas tout à fait comme prévu... À 18h je rencontre un traileur qui décide de ralentir et changer son itinéraire pour courir avec moi : quel plaisir ! Cela me fait un bien fou.

Je dois rejoindre Modane le soir où un ami m'attend pour faire les dernières étapes avec moi mais je me rends compte que je n'arriverai pas à temps... je finis alors par courir toute la nuit. La nuit j'avoue avoir eu peur et avoir eu du mal à avancer rapidement.

Jeudi 25 juillet : j'arrive ainsi vers 8h du matin à Modane, avec une nuit blanche dans les pattes. Mon ami Rooney est là, frais comme un gardon pour partir pour Briançon ! Je le suis beaucoup moins, je prends une douche, un petit déjeuner et je pars mais les jambes lourdes, le moral bas et je suis très fragile. Je pleure pour un rien, je continue d'avancer. Je sais que la forme est fluctuante et que cela finira par revenir ! J'arrive à Briançon vers 22h30. Effondrée de fatigue je n'ai même pas la force de me réapprovisionner en nourriture... Mon ami m'annonce alors son abandon. Je suis au plus bas, j'ai aussi envie d'abandonner...

Vendredi 26 juillet : mon corps décide de se lever seul à 3h25 du matin ! J'ouvre mon téléphone : les messages de soutien affluent, aujourd'hui je suis chez moi : les Hautes-Alpes ! On m'attend à Ceillac pour manger le midi, je ne peux pas abandonner ! Je pars à 4 h du matin les jambes légères, je suis si heureuse et fière de moi ! Mais je manque de nourriture, je tourne alors aux gels et à la boisson isotonique ce qui me fait un peu peur... Alix, une traileuse qui a entendu parler de mon projet me rejoint avant le lac de Roue et court avec moi un moment, elle m'a apporté à manger : je suis aux anges ! Je repars rassasiée et rejoins Ceillac.

Un élément vient cependant perturber ma joie : le gîte que j'avais réservé pour le soir à Larche refuse de m'accepter après 21 h. je ne me sens pas prête à refaire une nuit dehors, cela affecte mon moral et me ralentit.

Éditorial

Hors Piste

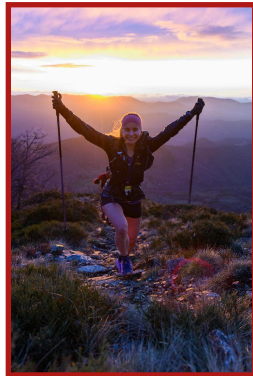
Excursions

Orientation

Lectures

Exploit

Carte blanche



© Iliana Popik

Au-delà du record, une rencontre avec soi. (Suite)

De nouveau, je bénéficie d'une aide très précieuse : Mathieu, un traileur de Risoul que je connais depuis peu vient m'apporter son aide en amenant une tente et de quoi me laver et me nourrir ! Il vient à ma rencontre et finit les derniers kilomètres pour rejoindre Larche avec moi !

Samedi 27 juillet : nous repartons avec Mathieu à 4 h du matin après une nuit courte. Il m'accompagne sur les 10 premiers km, je suis totalement resourcée !

Les jambes sont très lourdes et mes pieds me font mal. Je suis épuisée.

À Roya, une autre traileuse que j'avais rencontré sur d'autres courses, Marine, m'attend pour finir avec moi. Ce n'était pas prévu !

Nous devons rejoindre Rimplas le soir où j'avais réservé à l'hostellerie. Au vu de ma lenteur, nous ne l'atteindrons qu'à 5 h du matin.

Je suis très mal en point, je m'effondre dans le lit, épuisée.

Dimanche 28 juillet : je me réveille très difficilement à 8 h, je vois trouble, mes jambes ne répondent plus. J'arrive à atteindre la salle de bain et voit mon reflet : je ne me reconnais pas, mes yeux sont rouges et gonflés, mon visage est creusé. Je commence à me dire que je n'arriverai pas à finir... je mange et bois, mon état s'améliore petit à petit, j'ouvre mon téléphone : je vois tous les messages de soutiens qui me disent de finir mon projet, tous les encouragements. Cela me donne de la force !

Nous débutons la journée en retard, mes jambes sont si lourdes, mes pieds me font souffrir.

Je commence à apercevoir la mer au loin, je suis très émotive : un rien me fait pleurer !

La nuit tombe de nouveau lorsque nous sommes à Levens. C'est dur pour moi d'encore enfile ma frontale, les larmes coulent mais Marine tient bon !

Je vois Nice, il reste seulement 18 km, je tiens le bon bout... Je finis par arriver à 1 h 04 devant la maison de l'environnement, le point d'arrivée officiel du GR5. Mes jambes me lâchent sur les derniers mètres je suis exténuée...

Ça y est c'est fini, je peine à réaliser !

Je crois avoir repoussé au plus loin mes limites. Cette épreuve est un mélange de

Éditorial

Hors Piste

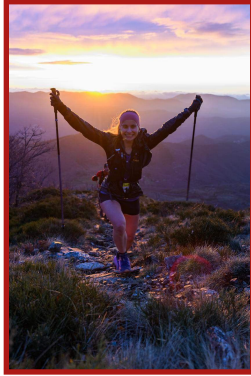
Excursions

Orientation

Lectures

Exploit

Carte blanche



© Iliana Popik

Au-delà du record, une rencontre avec soi. (Suite)

moments de joie exceptionnelle mais également des moments de peur, de désespoir et d'épuisement (qui en plus me ramènent à ma propre sottise car personne ne m'a jamais obligé à réaliser ce projet...).

Sylvie D :

Après un temps de pause pour se remettre de sa fatigue, Iliana va reprendre progressivement ses entraînements, puis les courses.

Nous organisons une rencontre avec Iliana Popik lors d'un arrêt de la course imposé par une blessure.

Éditorial

Hors Piste

Excursions

Orientation

Lectures

Exploit

Carte blanche



© Gérald Lucas

Le regard

Gérald Lucas a produit ce texte dans le temps de la rencontre préalable à la matinée « Psychanalyse dans la cité » qui a eu lieu le 19 octobre 2024. Il est issu d'une réflexion qui lui est venu dans ce temps préparatoire.

Quand on parle de regard, de quoi parle-t-on ? De l'acte de regarder (je vous regarde, ils se regardent) ? De cet échange visuel qui, dans l'instant, n'implique rien d'autre que le fait même de regarder ou de se regarder (même si regarder est un acte choisi, un acte voulu, à la différence du simplement voir) ? Alors, on parle d'une action qui n'implique, au moins dans un premier temps, aucun jugement. Je regarde, j'observe. C'est un acte premier qui porte en lui un après ou pas : est-ce que ce que je regarde ou observe va donner lieu à un avis, une critique, ou je ne sais quoi d'autre ? L'acte de regarder n'est donc, dans un premier temps, qu'une étape, neutre, qui pourra ou non déboucher sur quelque chose de partiale. Ou bien, lorsqu'on parle de regard, parle-t-on du regard porté (sur une chose, une personne, une scène...) ? On dit souvent de certains photographes – et quand je parle de photographe, je parle d'une personne qui se sert de la photographie comme d'une véritable expression, comme d'une écriture –, qu'il a un regard. Dans son *Tractatus logico philosophicus*, Wigenstein parle de l'image comme d'un fait, il dit « L'image est un fait ». Qu'est-ce à dire ? Si l'on part de l'idée que l'image est la représentation d'une scène où chacun, de manière objective, peut voir la même chose que l'autre, alors effectivement on peut dire que l'image est un fait, à savoir, une chose incontestable. Il n'y a rien dans une image qui soit caché à celui, à celle ou à ceux qui la regardent. Contrairement à une scène de rue, où le point de vue, c'est-à-dire l'endroit géographique où se trouve la personne qui regarde, est primordial, tout simplement parce qu'elle peut voir ou ne pas voir ce qu'une autre personne, placée ailleurs, peut, de son côté, voire ou ne pas voir. À partir de ce constat, on peut imaginer qu'il y a dans toute scène de la vie courante une vérité objective qui reste cachée parce qu'impossible à appréhender dans sa totalité. Alors que dans une image, cette vérité objective est accessible à tous. On peut donc avancer que, ce que montre une image est un fait qui comporte une réalité, une véracité, une vérité objective. Reste qu'à partir de cette réalité objective, chacun, en rapport avec son histoire, ses connaissances où ses déterminisme sociaux, interprétera les différents éléments de l'image et la manière dont ils interfèrent et se connectent entre eux pour s'en faire sa propre idée. En quelque sorte, la réalité objective de l'image va se transformer en une réalité subjective.

Mais si l'image est un fait, et qu'elle renvoie donc à une réalité objective, on ne

Éditorial

Hors Piste

Excursions

Orientation

Lectures

Exploit

Carte blanche



© Gérald Lucas

Le regard (suite).

peut pas en dire autant de la manière dont elle a été faite. « L'image s'accorde ou non avec la réalité ; elle est correcte ou incorrecte, vraie ou fausse », nous dit encore Wittgenstein. En effet, la réalisation de l'image dépend forcément d'un point de vue, celui du photographe. On parle certes du point de vue géographique, la position d'où a été faite l'image, mais aussi, de ce point de vue, synonyme de manière de voir, de penser qui, ajouté au matériel utilisé, à l'objectif choisi, ainsi qu'au format, vertical, horizontal ou carré, fait ce qu'on peut appeler Le regard.

Et si au bout du compte ce n'était pas le photographe qui regarde mais la scène photographiée. Dans un portrait, la chose semble presque évidente : ce qui reste quand on regarde la photographie d'une personne portraitisée, c'est le regard qu'elle porte sur l'objectif. Il ne reste de l'échange que ce regard.

Mais quand est-il de toute autre scène photographiée ? Si la chose paraît évidente dans le portrait, s'agissant d'un paysage ou d'une scène de rue, si l'idée paraît moins évidente, la question se pose pourtant. À moins qu'il ne faille pour le coup, parler plutôt d'*interpellation*.

Dans l'interpellation, celui qui est actif est celui qui interpelle. Aussi n'est-il pas illégitime de se poser la question de savoir si, quand une scène m'interpelle, ce n'est pas elle qui me regarde. Un regard qui appellera une action, celle de photographier, donnant au photographe, la possibilité de poser à son tour, son propre regard.



© Gérald Lucas.



Éditorial

Comité de lecture :

Sylvie Dagnino

Martine Revel

Jacques Ruff

Corrections :

Claudine Boiteux

Isabelle Bezard Fragiacomio

Crédits photos :

Images de montagnes : <https://www.pexels.com/fr-fr/> (photos libre de droits)

Article « Au delà du record, une rencontre avec soi » : Iliana Popik.

Article « Le regard » : Gérald Lucas.

Hors Piste

Excursions

Mise en page :

Sylvie Dagnino.

Diffusion :

Véronique et Franck Leroy.

Orientation

<https://psychanalyse-map.org/>

<https://www.causefreudienne.org/>

Lectures

Exploit

Carte blanche